RELATION

Du mouvement exécuté les 28 et 29 avril par un détachement de la garnison de Lille, commandé par M. Théobald Dillon, Maréchal-de-camp.

M. d'Aumont, lieutenant-général commandant la première division, ayant reçu, le 24 avril, les ordres du ministre de la guerre, pour faire porter avant le 30, un corps de troupes vers Tournay, M. Théobald Dillon, maréchal-de-camp, fut chargé du commandement de cette expédition; ce Général s'occupa aussitôt des mesures qui devoient la précéder et en préparer le succès, tant pour la formation des bataillons et escadrons de campagne, que pour les approvisionnemens de guerre de toute espèce, nécessaires à un corps de quatre mille hommes. Il obtint à cet égard du zèle des corps et des administrateurs militaires tout le succès qu'il en pouvoit attendre; son activité fut pleinement secondée, et ses moyens se trouvèrent prêts pour le moment destiné à les employer.

M. de Berthois, colonel-directeur du

génie, fut envoyé le 25 auprès de M. le maréchal de Rochambeau, pour recevoir ses ordres particuliers sur tous les objets de détail : il étoit chargé de lui demander qu'il fût joint quelques bataillons aux troupes à cheval, attendu que la nature de l'expédition projetée nécessitoit le mêlange de ces armes : en effet, la nature du pays est telle, qu'il auroit été imprudent de porter un corps de cavalerie jusques sur le territoire Autrichien dans le point ordonné, sans faire marcher un corps d'infanterie qui pût le soutenir, dans le cas très-vraisemblable où l'ennemi, occupant en force cette partie, auroit préparé des embuscades ou envoyé des détachemens qui, tournant par la route de Bovine et le pays très-couvert du côté de Blandain, auroient très-facilement coupé la retraite de ce corps de cavalerie, qui, gêné dans un mouvement rétrograde, auroit pu être chargé ou détruit en détail par des forces supérieures, disséminées dans les postes nombreux que la nature du pays présente. M. le Maréchal adopta ces dispositions, et donna contre-ordre au bataillon de campagne du 56.e régiment d'infanterie qui devoit se rendre à Valenciennes ; ce bataillon fut conservé à Lille pour faire partie du détachement destiné à l'expédition de Tournay.

Le 27, M. le Maréchal envoie au Général Dillon des instructions écrites, où, en se conformant à celles qui avoient été données par le ministre, il lui indique les dis-

positions qui doivent être faites sur le terrein d'après les circonstances : M. le Maréchal lui enjoint sur-tout de ne point engager d'affaire avec l'ennemi, dans la crainte de se compromettre vis-à-vis de forces supérieures, dans le cas où la garnison de Tournay, qui avoit été considérablement renforcée, viendroit à sa rencontre; si cette ville au contraire se trouvoit évacuée à son approche, il lui prescrit d'y laisser son infanterie pour l'occuper, et de suivre l'ennemi avec sa cavalerie, afin de l'inquiéter dans sa marche, pour faciliter l'opération de M. de Biron sur Mons.

Toutes les mesures de précaution étant prises ou prévues, le général Dillon donne ses ordres le 28 pour mettre, dès le même soir, d'après l'instruction de M. le Maréchal, ses troupes en mouvement. Deux escadrons du 6.e régiment de chasseurs à cheval (1), suivis de deux escadrons du 1.er régiment de cavalerie (2), forment l'avant-garde; une compagnie de grenadiers du 1.er bataillon de volontaires du département de Seine et Oise, et les bataillons de campagne des 24.e (3), 56.e (4) et 90.e (5) régimens d'infanterie, avec six pièces

(1) Ci-devant *Languedoc.*

(2) Ci-devant *Colonel-Général.*

(3) Ci-devant *Brie.*

(4) Ci-devant *Bourbon.*

(5) Ci-devant *Chartres.*

de canon de bataille, occupent le centre de la colonne; deux escadrons du régiment des cuirassiers et deux escadrons du 13.e régiment de cavalerie (1), forment l'arrière-garde. Cinquante chasseurs ont ordre de se porter, deux heures avant la marche de la colonne, vers le village de Baizieux, situé à quelques centaines de toises de la frontière, et d'y intercepter toute communication. M. Valabris, adjudant-général, est chargé de conduire l'avant-garde, et M. Chaumont, adjudant-général, a ordre de veiller sur la marche de l'infanterie. A neuf heures du soir, les troupes se mettent en marche dans l'ordre fixé, et sortent de la ville à travers un peuple immense qui applaudissoit avec transport à l'ardeur qu'elles témoignoient et au civisme de leur Général.

A l'entrée du village de Hacq, à une lieue de Lille, le Général fait faire halte; il forme le bataillon de grenadiers, à la tête duquel est la compagnie de grenadiers du premier bataillon de Seine et Oise, car il avoit voulu faire concourir les gardes nationales volontaires de l'arrondissement à son entreprise, et il en donne le commandement à M. Ruault, colonel du 56.e régiment. Il parcourt la colonne, et parle aux soldats avec tout le feu du patriotisme qui l'anime, pour leur inspirer une énergie digne de la cause pour laquelle ils vont combattre.

---

(1) Ci-devant *Orléans*.

A une heure du matin, la colonne touche au village de Baizieux, que l'avant-garde occupoit déja, et fait de nouveau halte; on donne de l'avoine aux chevaux, et la troupe se refait. MM. Berthois et Valabris se portent en avant du village, et pour reconnoître la position des 50 chasseurs qui occupent l'avancée, et pour recueillir en même temps les renseignemens qu'ils pourront se procurer sur celle des postes ennemis: le Général s'y rend lui-même; il apprend que la garnison de Tournay est sortie la veille du côté de Lille, et que la barrière, à l'entrée du territoire Autrichien, est occupée par les ennemis.

Il étoit alors trois heures du matin; le Général s'assure que tout est en ordre; il fait observer les distances, et placer l'artillerie dans les intervalles: il fait avancer les deux premières compagnies de grenadiers pour enlever la barrière, ce qui a lieu aussitôt, et elles soutiennent 50 chasseurs qui se portent en avant sur la chaussée: le Général envoie un trompette pour porter au poste ennemi situé à Marquain, la déclaration de la guerre. Il s'engage sur le chemin une légère escarmouche; nos chasseurs, emportés à la poursuite d'un poste de cavalerie ennemi qui se replie précipitamment, sont assaillis de quelques coups de fusils par un poste d'infanterie qui se tenoit couvert; un de nos hommes est tué et deux autres faits prisonniers, mais ce léger échec ne fait qu'animer les chas-

seurs. On présente peu après au Général deux soldats Tyroliens sans armes, et ils sont confiés à la garde laissée au village de Baizieux. Le reste des deux escadrons de chasseurs s'avance, soutenu par les grenadiers; il nous paroît que le poste Autrichien en se retirant a reçu du renfort; en conséquence, le Général fait porter aussitôt sa colonne en avant et fait déployer un bataillon. Nos troupes, dans cette position, avoient dépassé de 400 toises environ la limite du territoire Autrichien. Le Général ayant reconnu le terrein et fait fouiller un village situé sur la gauche à quelques centaines de toises du chemin, étend son déploiement à droite et à gauche de la chaussée en portant sa cavalerie sur la hauteur à l'aîle droite et sur deux lignes; il fait occuper le village de la gauche par une compagnie de grenadiers et un escadron de chasseurs; un autre village situé à droite est de même occupé par un escadron de cavalerie et une compagnie de fusiliers; différens partis de troupes légères et de cavalerie se portent successivement en avant du front de la ligne et sur les aîles pour éclairer les ravins et les bosquets voisins des villages.

Le Général, satisfait de sa position et se trouvant placé avec avantage pour observer les mouvemens de l'ennemi et se retirer ensuite en bon ordre, se proposoit d'y rester assez de temps pour refaire ses troupes; après avoir bien examiné la droite

et la gauche de sa position , il s'affermit davantage dans l'opinion que l'ennemi ne pouvoit pas l'y forcer, et qu'il restoit maître du mouvement de sa retraite ; il fait donc presser l'arrivée des fourrages, du pain et de l'eau-de-vie qu'il fait aussitôt distribuer.

Les troupes légères des deux côtés escarmouchent avec un égal succès ; quelques hommes sont tués ou pris de part et d'autre. Un officier de chasseurs vient faire rapport au Général qu'un parti des siens a été repoussé près du moulin, et que l'on croit que l'ennemi y établit du canon ; la distance de ce point à la position des troupes Françaises étoit de plus de douze cents toises : le Général fait renforcer les tirailleurs , et ordonne de pousser les découvertes jusques sur la hauteur où le moulin est situé, et qui forme un rideau du côté de Tournay ; les patrouilles de droite et de gauche se multiplient ; les nouveaux rapports que le Général reçoit le confirment dans la présomption où il étoit que la garnison de Tournay marche toute entière sur lui et en forces très - supérieures : il communique alors ses instructions qui lui prescrivoient de se retirer devant cette supériorité de forces , et pour éviter tout engagement, à quelques commandans de corps qui se trouvoient près de lui, au moment où la tête de la colonne des ennemis se découvre sur la hauteur et avant son déploiement ; la distance étoit encore de plus de mille toises ; et quand

le mouvement de retraite des troupes Françaises commença, conformément aux ordres du Général, l'arrière-garde se trouvoit au-delà de la grande portée du canon de l'ennemi.

La cavalerie reçoit ordre de se porter en avant pour couvrir le mouvement de l'infanterie qui se replie en colonne par bataillon. Les grenadiers qui occupoient le centre de là ligne sont destinés à garder l'entrée du village de Baizieux, pour protéger, avec l'artillerie, la retraite des troupes, en cas que l'ennemi vînt se présenter jusques-là, et ils ont ordre de se replier successivement, en remplissant toujours l'objet essentiel de couvrir la marche des colonnes qui ne pouvoient cependant pas, comme on l'a observé ci-dessus, être atteintes par l'ennemi, ce qui remplissoit à la lettre les instructions qu'avoit reçues le Général. Le mouvement s'exécute avec précision, et le Général se porte vers le village pour veiller sur la direction des colonnes : les régimens de cavalerie restent en présence encore quelque tems, et marchent successivement en retraite ; mais quelques escadrons, au lieu de rester en bataille sur la hauteur, quittent cette position très-nécessaire pour couvrir la retraite ; alors l'ennemi tire quelques coups de canon pour tâcher de les ébranler, mais à une distance trop grande encore pour que les boulets pussent atteindre. Ces escadrons pouvoient se replier lentement en ordre sans la moindre

perte ; cependant ils se retirent avec précipitation, et ils communiquent cette funeste impulsion à l'arrière-garde. Les différentes colonnes rompues par ce choc, se jettent en désordre sur la chaussée et la déroute devient générale. Les charrettes et les bagages sont abondonnés par les chartiers.

L'aide-de-camp du Général se porte sur la hauteur pour observer l'armée ennemie qui se déployoit toujours en avançant, et pour juger de sa force qui lui paroît au moins égale à la nôtre ; la distance étoit encore au-delà de la portée du canon ; il revient en rendre compte au Général qu'il trouve occupé dans le village de Baizieux à ralentir la précipitation de ses troupes, en attendant le moment favorable pour les rallier. Cependant l'ennemi ne cherche point à poursuivre ; il n'approche pas même du village et ne fait aucune disposition pour entamer notre arrière-garde ; quelques partis seulement sont venus ensuite pour saisir le bagage qui avoit été abandonné, et pour tâcher de faire des prisonniers.

Le Général qui avoit fait des dispositions si régulières pour assurer sa retraite, sans s'exposer à aucun engagement, conformément à ses instructions, fait de vains efforts pour gagner la tête de la colonne et la rallier.

Des cris séditieux de *traître* et de *trahison* se font entendre autour de lui. Dans ce désordre, un cavalier Français, un lâche assassin lui porte un coup de pistolet ;

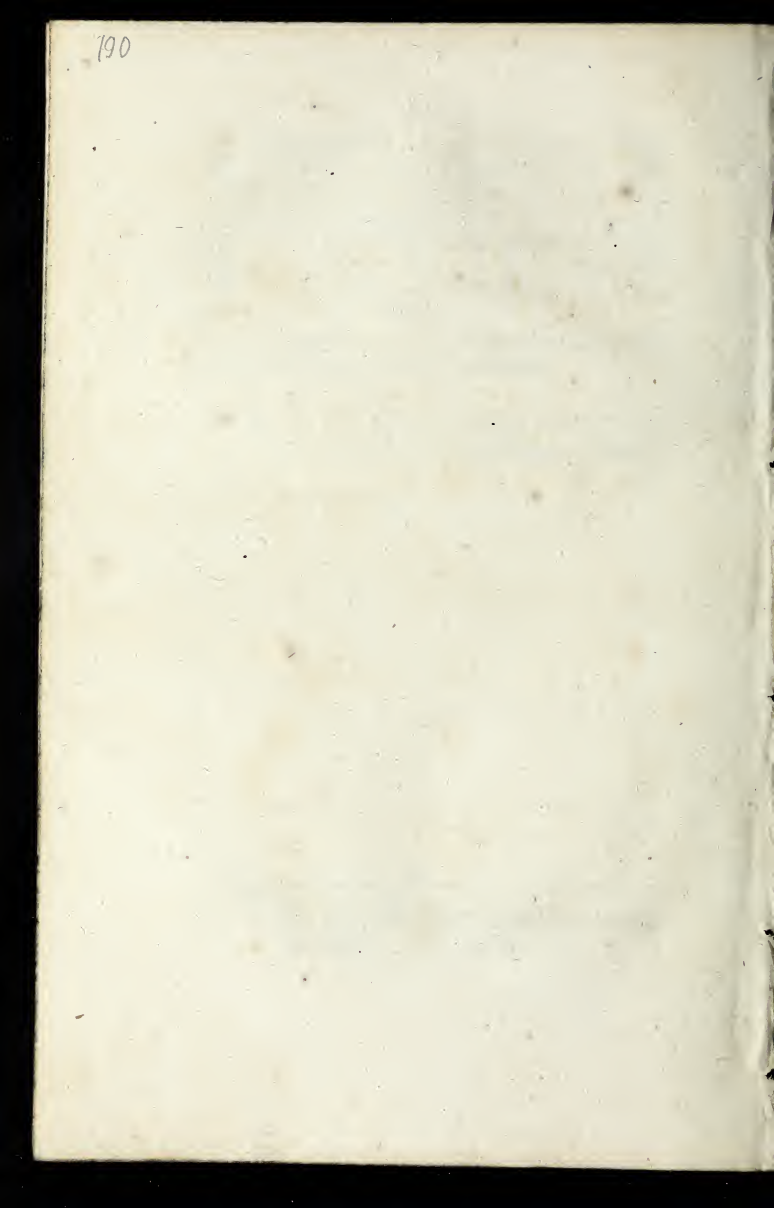
au même instant un autre cavalier tire à côté de lui un coup de pistolet à son aide-de-camp qui en est atteint et renversé, et qui n'a connoissance de ce qui s'est passé depuis que par le récit qu'un paysan lui a fait des crimes commis à Lille; il a été transporté ensuite à Valenciennes, où il est arrivé le 30 au matin.

L'aide-de-camp qui a écrit cette relation, en garantit sur sa tête la fidélité.

Signé P. DUPONT-CHAUMONT,
Aide-de-camp du feu général Théobald Dillon.

Paris, le 10 mai 1792.

A PARIS, de l'Imprimerie de MIGNERET, rue Jacob, F. S. G. N.° 40.


190